peut-être des détours qu'il a dû suivre pour échapper au censeur mais aussi au fait qu'Ibn Ruchd a emprunté tout le long de son œuvre une démarche progressive qui lui a permis de se faire accepter par une société qui rejette la *bid'at*, c'est-à-dire l'innovation : c'est un réformateur plutôt qu'un révolutionnaire. Il ne s'est lui-même reconnu comme philosophe qu'avec la maturité. Il avançait dans ses livres de jeunesse être plus à l'aise dans les aspects physiologiques du traité *De l'âme* d'Aristote, que dans ses aspects métaphysiques.

Mais aujourd'hui il s'impose de plus en plus comme celui qui a su dépasser le statut de commentateur d'Aristote pour apparaître comme un homme libre, ayant exercé son métier de philosophe, en dépit du terrorisme intellectuel qui a marqué la dernière période de l'Andalousie musulmane. Cette liberté de la pensée, cette obstination à la dire malgré toutes les adversités représente encore aujourd'hui dans le monde musulman, l'expression même de la dignité humaine.

1.3. Pic de la Mirandole, le passage du vent

1.3.1. La vie

Pic de la Mirandole (Giovanni Pico della Mirandola e Concordia) est né en Italie du Nord, près de Modène, dans un milieu de haute culture. Esprit d'une exceptionnelle précocité, il était, à l'âge de dix ans, proclamé « prince des orateurs et des poètes ». À quatorze ans, il fréquentait l'académie de Bologne où il étudia durant deux années le droit canon.

Au cours des sept années suivantes, il étudia les lettres à Ferrare, la philosophie à Padoue, Pavie, Florence où il devient un des membres les plus actifs de l'Académie platonicienne, et enfin Paris, en 1485, rencontrant les grands esprits du temps et constituant une riche bibliothèque. De retour en Italie, il se met à l'étude des langues orientales, l'arabe, le chaldéen et l'hébreu, avec l'averroïste Elia del Medigo.

C'est alors — il a vingt-trois ans — qu'il composa son ouvrage le plus fameux rédigé en latin (*De omni re scibili. Conclusiones philosophicae, cabalisticae et theologicae*), « les neuf cents conclusions », présentées comme une synthèse des diverses doctrines philosophiques et théologiques alors connues. Il offrit d'en débattre publiquement à Rome avec les érudits des diverses disciplines pour l'Épiphanie 1487. Le débat ne put cependant avoir lieu, une commission chargée par le pape Innocent VIII de vérifier les thèses ayant estimé que sept d'entre elles devaient être considérées comme « erronées » et six autres comme « douteuses ». Pic ne s'inclina pas et rédigea au contraire une « Apologie des treize questions » pour se justifier. Cela lui vaut alors une condamnation papale, à la suite de laquelle il s'enfuit en France.

Arrêté entre Grenoble et Lyon au début de 1488, sur demande du pape, il est emprisonné au château de Vincennes mais est libéré dès le mois d'avril sur l'intervention en sa faveur de nombreux érudits français et italiens.

Il regagne Florence où il bénéficie de l'amitié de Laurent de Médicis et publie d'autres ouvrages (notamment l'*Heptaplus*). En 1493 — il a juste trente ans — le nouveau pape, Alexandre VI, l'absout de toute condamnation d'hérésie.

Il légua tous ses biens aux pauvres et fait vœu de parcourir le monde pieds nus en prêchant la parole de Dieu. Mais il meurt l'année suivante d'une fièvre maligne. Savonarole fait revêtir son corps de l'habit des frères prêcheurs, et prononce son oraison funèbre à Sainte-Marie-des-Fleurs. Il est enterré dans le cimetière du couvent Saint-Marc.

1.3.2. L'œuvre

L'œuvre de Pic de la Mirandole le fait apparaître comme une des figures les plus marquantes du mouvement d'idées humaniste et universaliste à l'époque de la Renaissance.

En prologue des neuf cents conclusions, tirées des diverses traditions, qu'il proposait au débat public, Pic avait rédigé un discours inaugural (*Oratio*) qui sera publié sous le titre *De hominis dignitate* (De la dignité de l'homme). Cette idée de la dignité de l'homme — sans distinction d'origine, de sexe ou de religion — est en effet le fondement même de son œuvre. À l'adresse des Pères devant qui il proposait de débattre de ses thèses, il commençait ainsi son discours :

« Très vénérables Pères ! J'ai lu dans les écrits des Arabes qu'Abdallah le Sarrasin, à qui l'on demandait quel était, sur cette sorte de théâtre qu'est le monde, le spectacle le plus digne d'admiration, répondit qu'il n'y voyait rien de plus admirable que l'homme — option que rejoint le fameux mot d'Hermès : 'C'est un grand miracle, ô Asclépios, que l'homme.' »

Il poursuivait en recherchant, avec référence aux huit grandes traditions alors connues, ce qui était le propre de la condition humaine et pouvait la rendre digne d'admiration — à savoir le libre arbitre qui laisse le choix à chaque homme soit de s'élever au-dessus de l'animalité, soit d'y descendre.

Il cite expressément à cet égard l'opinion du Prophète de l'Islam : « Mahomet répétait souvent que l'homme qui s'est éloigné de la loi divine devient une bête. Et avec raison... »

Plus largement, il se réfère aux huit grandes écoles philosophiques parmi lesquelles, à côté des grecs péripatéticiens, platoniciens et pythagoriciens, des latins et de la Kabbale juive, il fait figurer avec honneur les Chaldéens, les Égyptiens et les Arabes.

C'est ainsi, par exemple, qu'il présente six thèses reprises de la théologie chaldéenne, notamment du Perse Evante, quinze autres sur l'interprétation de Zoroastre et des oracles chaldéiques, dix issues de la doctrine égyptienne d'Hermès Trismégiste.

Parmi les Arabes, sont cités Averroès (41 fois), Avicenne (12), al-Fârâbî (11), Ibnne de Narbonne (4), Abunnaron (4), Moïse l'Égyptien (3), Mohamed de Tolède (5),

Avempace (2). Apparaissent également al-Kindî et cet Abdallah le Sarrasin dont on ignore s'il s'agit d'Abdallah fils de Salam, disciple de Mahomet et commentateur d'un livre attribué au prophète Daniel, ou d'Abd Allah Ibn al-Mugâfîa, traducteur arabe d'œuvres persanes du VIII^e siècle.

Cela mérite d'autant plus d'être noté que l'époque (trappelons que l'œuvre date de 1486) est celle d'affrontements militaires entre la Chrétienté et l'Islam. D'une part, la *Reconquista* espagnole, qui s'achève en 1492 par la prise de Grenade, amène la disparition du royaume arabe constitué sur le sol ibérique, mais d'autre part les Turcs ottomans, qui ont pris Constantinople en 1453, avancent dans les Balkans proches et même en haute Italie, après avoir occupé Otrante dans le sud de la péninsule en 1480 avant d'en être rejetés l'année suivante. D'où de nouveaux appels à la croisade de la part des papes précédents, notamment en 1459 et 1463.

Pour sa part, Pic hérite d'une autre tradition que celle de la guerre sainte. À l'époque des premières croisades organisées afin de délivrer le tombeau du Christ, François d'Assise s'était rendu à Damiette assiégée par les croisés pour tenter de les dissuader de poursuivre leur offensive. Tout au contraire, il avait profité d'une trêve pour rendre visite au sultan d'Égypte, Malik al-Kâmil, qui le reçut avec égards et le fit reconduire après lui avoir remis des cadeaux aujourd'hui exposés dans une salle attenante à la basilique d'Assise.

La position de François d'Assise préfigurerait celle de Pic. Tous deux pensaient que l'issue des conflits militaires, tantôt favorable, tantôt défavorable, de toutes façons ne prouvait rien quant à la vérité d'une doctrine et qu'il fallait y substituer le combat spirituel, la controverse approfondie et loyale seule à même de faire progresser la recherche de la concorde voulue par Dieu.

Cette recherche obstinée de la concorde universelle — en admettant les légitimes différences, ce qu'il appellera dans l'*Heptaplus*, la « concorde discordante » — fut le grand dessein de Pic.

Il s'est longuement expliqué, face à ses détracteurs, sur sa méthode : « J'ai eu pour principe de ne jurer sur la parole de personne, d'examiner toutes les positions et de connaître toutes les écoles », ajoutant « qu'il y a dans chaque école quelque chose de remarquable qui ne lui est commun avec aucune autre ». Ainsi « parmi les Arabes, il y a quelque chose de femme et d'inébranlable chez Averroès, de grave et de médité chez Avempace et al-Fârâbî, de divin et de platonicien chez Avicenne ».

Reprenant une image du poète latin Horace, il justifie sa manière ecuménique de philosopher : « Partout où son souffle m'emporte, j'arrive en passager du vent. » Mais il ne s'agit pas d'une simple curiosité intellectuelle : *Re, non oratione philosophemur*, ou encore : « L'homme ne sait qu'autant qu'il agit. »

De même, on ne saurait se contenter de rapprochements de complaisance et l'unité ne peut être recherchée que dans la vérité. Pour Pic, le respect dû aux contradicteurs ne doit pas affaiblir la vivacité de la controverse. Rien n'illustre mieux cet esprit combatif autant que profondément tolérant que la péroraison de son discours :

« J'ai voulu par cette réunion, non pas tant montrer que j'en sais beaucoup, que montrer que je sais ce que beaucoup ignorent. Mais afin que les faits le démontrent, Pères très vénérables, afin que mon discours ne fasse pas languir par une longueur excessive votre attente, Pères très excellents que je vois, non sans plaisir, cuirassés et armés, attendre le combat comme si retenaient les trompettes pour augurer heureusement du succès, marchons au combat. »

Égale dignité de tous les êtres humains (cinq siècles avant l'article 1^{er} de la Déclaration universelle des droits de l'homme), refus de la violence comme solution des conflits (alors même que règne l'esprit de croisade), exigence de loyauté intellectuelle et morale dans le combat d'idées (en dépit des condamnations arbitraires et des persécutions), telles sont sans doute les leçons les plus permanentes et les plus universelles de l'œuvre de Pic de la Mirandole.

1.4. Un précurseur égyptien : le cheikh Muhammad 'Abduh

Muhammad Ibn 'Abduh Kheir ed-Din el-Masri naquit en 1849 (1266 A. H.) à Mahallat Nasr, dans la circonscription de Belyra, où il apprit le Coran et à lire et écrire suivant la méthode des *kottab*¹⁵. Quand il fut âgé de quinze ans, son père l'envoya étudier à la mosquée al-Ahamadi, institut religieux qui suivait la ligne de pensée de la mosquée médessa (école) d'al-Azhar et qui en pratiquait la méthode ancienne d'enseignement des sciences religieuses. L'étudiant, qui plus tard devait jouer un rôle important dans la réforme de la méthode d'al-Azhar, ne parvint pas à s'adapter à cette méthode et n'accepta pas d'écouter son professeur sans le comprendre. Il préféra revenir dans son village et s'adonner avec ses frères à l'agriculture.

Son père ayant insisté pour qu'il retourne à la mosquée al-Ahamadi, Muhammad 'Abduh s'enfuit dans un village de la circonscription de Belyra nommé Kenissat Orin, chez l'oncle de son père, le cheikh Darwich. Ce dernier, qui était un soufi dominant au préche et à la prédication, sut comment faire l'éducation du jeune homme. Il lui enseigna une méthode mieux adaptée que celle d'al-Azhar et de la mosquée al-Ahamadi au point de l'intéresser à la science qu'il avait faite. Muhammad 'Abduh revint à la mosquée al-Ahamadi et y reçut pendant cinq ans l'enseignement de ses cheikhs, puis il alla à al-Azhar, dont il critiqua d'abord la méthode des cheikhs, à laquelle il parait pourtant s'être habitué.

Il en alla ainsi jusqu'à ce qu'il rencontre Gamal ad-Dîn al-Afghânî, adepte d'une science nouvelle, différente de celle d'al-Azhar. Il trouva en lui un savant rénovateur insurgé contre les ulémas musulmans d'al-Azhar et d'ailleurs parce que ceux-ci s'enfermaient dans leurs sciences anciennes et vivaient isolés du monde sans prendre conscience des aspirations de l'Islam et des musulmans. Ils ne s'intéressaient

15. Les *kottab* étaient de petites écoles (une seule salle et un seul maître) qui existaient, à l'époque, dans chaque village et dans chaque quartier pour enseigner la religion musulmane et le nombre de récler le Coran.